

# À la Page

Le Livre de la Semaine

## Connaitre L'Ecole de pensée juive de Paris

La revue « Perspectives » de l'Université hébraïque de Jérusalem dans sa nouvelle édition jette un éclairage sur le renouveau de la pensée juive française dans la seconde moitié du XXe siècle.

À la Libération, une expérience inédite de la pensée s'est développée dans l'Hexagone qui se voulait une réponse à l'échec de la modernité incarnée par les événements de 1933-1945 et à l'espoir suscité par la proclamation d'indépendance de l'Etat d'Israël qui faisait suite à sa reconnaissance en novembre 1947 par l'ONU.

L'Ecole de pensée juive de Paris, c'est son nom, encore que l'on aurait pu ajouter "et de Strasbourg" s'est illustrée en France au travers de deux expériences : l'Ecole Gilbert-Bloch d'Orsay (1946-1970), l'école de formation des cadres des Eclairés Eclairées Israélites de France, et le Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2004), des rencontres de haut niveau auxquelles participaient les plus éminents penseurs juifs (ainsi que leurs amis non-juifs) francophones.

Ce nom venait d'une boutade lancée quelques années après sa création par le libre-penseur Vladimir Rabi en référence à une Ecole de peinture qui fut légitimée par Emmanuel Levinas dans

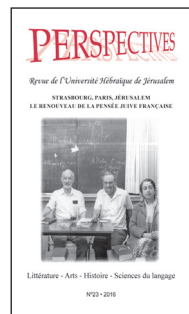
les "Nouveaux Cahiers". Le philosophe écrivait ainsi au début des années 1960 : « Il y a un langage nouveau de toute une jeunesse formée aux disciplines universitaires et qui s'est tournée pour sa culture vers les textes traditionnels bibliques et rabbiniques et qui leur demande des enseignements sur le monde et sur les hommes. »

La revue Pardès, dirigée par Shmuel Trigano, en consacrant un numéro à l'Ecole de pensée juive de Paris contribua à la sortie de l'anonymat. Aujourd'hui, c'est donc la revue « Perspectives » de l'Université hébraïque de Jérusalem qui lui consacre son édition 2016.

Les figures majeures de cette Ecole comme Jacob Gordin, Emmanuel Levinas, André Neher, Léon Askenazi ou Eliane Amado Lévy-Valensi ainsi que certains de leurs héritiers y sont évoquées par des spécialistes.

SANDRINE SZWARC

"Perspectives", n°23 - 2016,  
Université hébraïque de Jérusalem,  
230 pages.



## Aux perplexes qui se demandent ce qu'ils font là...

un manuel de savoir-vivre. Entendez par là : savoir bien vivre, insatiable et enthousiaste, Jean d'Ormesson continue, dans la suite de son livre précédent, de sonder l'univers et de décrire le monde : le tout et le rien confondus, les nombres, l'espace, la lumière, la mort, le mal mais aussi le plaisir, le bonheur et la joie. L'écrit étonne, l'eau l'émerveille, la lumière l'enchant et surtout, le temps et la pensée le fascinent. Les chapitres s'enchaînent dans une farandole grave et légère emmenée par l'auteur, arpenteur ingambe bien décidé à nous convaincre qu'entre « désastre et enchantement », l'existence est « une sorte de miracle » dont il faut savoir profiter. L'on ne s'étonnera pas du titre emprunté à Maïmonide par l'académicien qui confiait, lors d'un entretien à Actualité Juive, avoir toujours rêvé d'être un « intellectuel juif ».

Jean d'Ormesson, « Guide des égarés », Gallimard, 128 pages, 14 €

## Si la photo est bonne...

C'est un destin de femme peu banal que nous donne à suivre cette biographie conçue comme un roman d'espionnage. Et pour cause : si Edith Tudor-Hart fut une mère courageuse (son fils était atteint de troubles psychiques), une amoureuse envahissante, une photographe inspirée, elle fut aussi une espionne efficace. C'est à elle que le KGB doit d'avoir récupéré des documents sur des projets secrets menés en Angleterre et aux Etats-Unis mais son plus grand fait d'arme fut sans doute d'avoir recruté les fameux « 5 de Cambridge » et parmi eux, Kim Philby. Juive viennoise, Edith devint membre du Parti en 1927. Elle acquit au Bauhaus le savoir qui lui permit de livrer de merveilleux clichés (joint au livre) sur la misère ouvrière et plus tard, de devenir célèbre en Angleterre pour son travail de photojournaliste. Au-delà de l'hommage avunculaire, l'auteur interroge l'histoire de sa famille, partagé entre admiration et étonnement face à l'engagement de ces juifs qui furent nombreux à voir dans le communisme, en dépit des purges et de l'antisémitisme de Staline, l'avènement d'un monde meilleur.

Peter S. Jungk, « La Chambre noire d'Edith Tudor-Hart », éd. Jacqueline Chambon, 272 pages, 23 €



P C B A R  
Sélection